

# La caméra comme prétexte

## Commentaire critique

### *Gabor* de Joannie Lafrenière

Marie Claude Mirandette

Volume 40, numéro 2, printemps 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98201ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

#### ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce compte rendu

Mirandette, M. C. (2022). Compte rendu de [La caméra comme prétexte : commentaire critique / *Gabor* de Joannie Lafrenière]. *Ciné-Bulles*, 40(2), 35–35.

Gabor de Joannie Lafrenière

# La caméra comme prétexte

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Quiconque s'intéresse à la photographie québécoise connaît Gabor Szilasi, qui a inspiré des générations d'artistes, dont plusieurs ont été ses étudiants. Chacune de ses images porte un éclairage juste et sensible sur la condition humaine. Aussi, on ne sera pas surpris de l'entendre dire: « La caméra est un prétexte. J'aime beaucoup les gens. » Et ils le lui rendent bien. Ceux qui voudraient se familiariser avec son œuvre dévoreront l'ouvrage *Gabor Szilasi: l'éloquence du quotidien* de David Harris. Mais pour découvrir le petit homme délicat, au regard calme et apaisé, qui se dérobe le plus souvent derrière l'objectif d'une caméra, c'est le documentaire **Gabor** qu'il faut voir.

Pour son premier long métrage, la photographe Joannie Lafrenière s'est choisi un sujet sur mesure. Et pour parler de cet artiste dont elle aime l'œuvre passionnément, elle reprend l'esthétique, tonitruante et colorée, qui caractérisait ses courts métrages — **Snowbirds**, **La Femme qui a vu l'ours** et **King Lajoie** — et sa série *Bibelot et bingo*, consacrés à des gens tout sauf ordinaires. Au fil des films et des capsules, on ne peut que constater l'engagement entier et sincère de la réalisatrice envers ses sujets; elle écoute, regarde, recueille les confessions, patiemment. Tout comme Gabor, Joannie sait mettre les gens à l'aise et faire de chaque œuvre un petit moment de vérité. Sur fond de paysage gaspésien ou hongrois, elle braque sa caméra sur son nouveau sujet; multipliant les cadrages larges, elle le laisse respirer à pleins poumons, créant des environnements propices à recevoir la parole autant que les silences évocateurs et les confidences pudiques d'un homme réservé, plus enclin à faire parler les autres qu'à se dévoiler.

Bienveillante mais jamais complaisante, la cinéaste tisse autour de son objet d'observation une toile dont chaque alvéole constitue un espace où la mémoire peut se déposer, en toute confiance. Celui de la famille, avec Doreen (Lindsay) et Andrea (Szilasi), est assurément cousu d'amour, de créativité et de connivence. Celui de l'amitié, avec Irina (Kozak Krausz), Michel (Campeau) et les autres, hume bon le plaisir de partager un verre, un repas ou une soirée à révéler quelque secret sous forme de diapositives jusque-là restées dans l'ombre. Patiemment, le film gratte la surface de la vie

apparemment sans histoire du nonagénaire. Remontant petit à petit le fil du temps, il nous amène à Budapest où, revisitant ses souvenirs et quelques vieilles connaissances, Gabor Szilasi évoque sa fuite et ce qu'il a laissé derrière: une famille, une jeunesse marquée par la guerre, des amis, des études en médecine, et même quelques mois de prison, dont personne ne semblait savoir l'existence.

À première vue, il ne se passe pas grand-chose dans ce joli film un tantinet nostalgique: pas de drame, de péripétie ou de rebondissement. C'est la vie comme elle va, à petits pas. À regarder de plus près, on devine que c'est un miroir aux alouettes et qu'il y a matière à découverte, au-delà de ce récit en apparence tranquille. Parce que chez Szilasi, il faut observer plusieurs fois pour voir, et que tout, ici, est une question de points de vue et d'images. Constamment, on passe d'une photo au lieu où elle a été prise, d'une reproduction dans un livre à un plan filmé, qui se transforme à son tour en photographie. Le travail de la monteuse Emmanuelle Lane, telle une dentelle, multiplie les circonvolutions, les médiations, les liens tacites et les mises en abîme visuelles: et c'est là, au cœur de ces fantômes du réel dont il a fait son métier, son art et son vecteur privilégié d'expression, que Szilasi se dévoile véritablement. Pour montrer cela, l'air de rien et en tout respect pour son discret sujet, il fallait l'œil d'une vraie photographe. Et beaucoup d'humanité. (Sortie prévue: mai 2022) 📺



Québec / 2021 / 101 min

**RÉAL., SCÉN. ET IMAGE** Joannie Lafrenière **SON** Marc-André Labonté **MUS.** Gervaise **MONT.** Emmanuelle Lane **PROD.** Line Sander Egede **DIST.** Maison 4:3